

J'étais un fugitif ! Un fuyard qu'on allait bientôt rechercher.

Fataliste, je décidai de marcher jusqu'à épuisement. J'atteignis rapidement cet état, ces vaches à l'hosto n'avaient pas lésiné sur la dose. Il fallait pourtant aller de l'avant. Mes jambes ne répondaient plus, mon esprit pas davantage. Les rues s'enfilaient les unes après les autres, toutes pareilles. Des voitures passaient, me rasaient parfois sans que je pusse lire la plaque d'immatriculation renseignant le département. Découragé, je m'arrêtai. Machinalement, je mis les mains dans mes poches. Bien sûr, le sachet de poudre n'y était plus, mais, mais, dans celle de gauche, tout au fond, il y subsistait de quoi vous requinquer pendant un petit moment un bonhomme aux abois.

Avec une minutie de diamantaire, je retroussai doucement la poche pour en recueillir la précieuse substance dans la paume de ma main. Et là, hop, respire Marcel ! Ce fut dans ma cervelle comme un électrochoc. La vie revint en moi. Le sang battit fortement dans mes tempes. J'eus une pensée pour le Détournand : il me sortait de situations scabreuses pour mieux m'enfoncer dans la tombe. Sadique !

Requinqué, je n'eus aucun scrupule à jouer l'auto-stoppeur, activité que je n'avais jamais pratiquée auparavant. Les bagnoles passèrent longtemps sous mon nez sans que leur chauffeur ne m'accordât une quelconque attention. Mon allure générale n'incitait guère à me prendre comme compagnon de voyage. Ce fut pourtant ma dégaine qui, au crépuscule, attira l'attention du chauffeur d'un combi Volkswagen. Le véhicule stoppa cinquante mètres après m'avoir dépassé.

« Tu vas où, Brother ! » me demanda hilare le mec assis à côté du chauffeur.

— Amiens.

— Nous, Paris, mais on prend un pote à Amiens. Monte Man. »

Trop heureux de l'aubaine, je montai à l'arrière du combi où deux filles, ma foi jolies, roupillaient. Une fumée d'enfer flottait là-dedans et vous piquait les yeux tant elle était âcre. Le radio-cassettes jouait à fond du reggae, musique très en vogue à l'époque.

« Bob Marley ? » dis-je au hasard, histoire de ne pas passer pour un demeuré, sans avouer que je n'y connaissais rien, d'autant que cette musique me cassait les oreilles plutôt qu'autre chose.

Le chauffeur secoua vigoureusement ses tifs qui n'avaient pas vu un peigne depuis un bail.

« No, Brother ! Third world ! Beaucoup plus savant ! Moins commercial que Marley. Tu aimes le reggae ? »

Dans la position où j'étais, j'aimais tout et tout le monde, en particulier ces deux braves types. Eux n'avaient pas hésité à ramasser un loqueteux un peu louche sur le bord de la route sans lui poser la moindre question alors que les autres étaient passés. Tout juste si certains ne m'avaient pas écrasé. J'opinai donc du chef. Sans doute fus-je convaincant, car après Third world vinrent Jimmy Cliff puis Peter Tosh, des pointures du reggae qui m'étaient parfaitement inconnues. Du reggae, je ne connaissais que *la Marseillaise* version Gainsbourg. Les deux mecs rigolèrent un bon coup. Le type côté passager, coiffé du fameux bonnet rasta, sortit des cassettes et des cassettes de la boîte à gants pleine à ras bord et jouait au disc-jockey. Moi, je trouvais tout bien, surtout après avoir fumé une de leurs cigarettes en forme de cône qui dégageait une sacrée odeur. Sur l'autoroute, à hauteur de Lens, renseigné sur la région où j'avais échoué, je finis par me détendre un peu, puis tout à fait quand ma jolie voisine, toujours endormie, posa sa tête sur mon épaule. Elle sentait bon le patchouli. Sa copine, à côté, roupillait tout aussi profondément. De temps en temps, elle se marrait bizarrement puis retombait dans sa léthargie.

Une atmosphère détendue régnait maintenant dans le combi. L'antique véhicule ronronnait tranquillement à 90 sur la file de droite tandis que les grosses routières allemandes nous dépassaient en sifflant comme des flèches. Amiens, 88 km. À l'hôpital, ce devait être le branle-bas de combat. La police avait sûrement lancé un avis de recherche assorti d'un portrait-robot. Pas de danger qu'on écoute la radio, Pat et Sam n'écoutaient que du reggae du matin au soir. Pour me faire plaisir, Sam mit du Bob Marley : *No woman, no cry* qu'il gueulait en jetant un œil goguenard sur les deux filles qui semblaient pioncer pour l'éternité. Pat, les yeux rouges, restait concentré sur la route tout en hochant la tête au gré du rythme de la chanson. Enfin, on prit la bretelle direction Amiens. Encore quarante interminables bornes. Je ne pouvais demander à Pat d'aller plus vite, le bazar plafonnait maintenant à 110 et le quatuor, contrairement à moi, n'était pas trop pressé d'arriver. Moi, si ! Je voulais retrouver ma bicoque, brûler mes vêtements, me laver, me raser, couper mes favoris puis dormir, dormir tout mon soûl. Au réveil, je serai redevenu le paisible Marcel Versailly, le cheminot retraité sans histoires.

Enfin, le Volkswagen atteignit le péage juste avant Longueau. Les jeunes allaient chercher un « brother » rue de Cagny. Ils me laissèrent sur la Chaussée Jules-Ferry, face à la caserne des pompiers. Je les remerciai au moins quatre fois avant qu'on ne se quittât. Sans le savoir, ils m'avaient